

Mathieu SENEGOND

Malin plaisir

A toi. A ces dix années. A notre histoire qui s'achève
le même jour où j'écris « FIN » à cette histoire-là.

Table des matières

PROLOGUE.....	4
LUNDI.....	9
1.....	11
JEUDI.....	15
2.....	17
3.....	22
4.....	29
5.....	33
6.....	36
VENDREDI.....	41
7.....	42
8.....	50
9.....	55
SAMEDI.....	61
10.....	63
11.....	69
12.....	76
13.....	81
14.....	84
15.....	91
16.....	94
17.....	97

18.....	100
DIMANCHE.....	105
19.....	107
LUNDI.....	112
20.....	113
21.....	119
22.....	123
23.....	130
MARDI.....	133
24.....	134
25.....	141
3 MOIS PLUS TARD.....	143
26.....	145
27.....	149
28.....	159
EPILOGUE.....	162

PROLOGUE

Le Mans - 1987

L'apéritif durait déjà depuis très longtemps. Assez longtemps pour que Raphaël commence à s'endormir sur le canapé devant la télé. Le ventre vide. Mais Barbara, sa mère, n'en n'avait rien à faire. Elle lui avait refile un paquet de chips déjà entamé. *Ça fera bien l'affaire d'ici que tout le monde passe à table.* Dans un éclat de rire gras, Barbara leva une poignée de cacahuètes qu'elle renversa d'un trait dans son gosier. Elle faillit s'étouffer avec lorsqu'elle tourna la tête vers le canapé.

— Rho la mauviette ! Non, mais regardez-moi ça, il est à peine neuf heures qu'il s'endort déjà !

Elle haussa encore plus le ton pour s'adresser à son fils de cinq ans qui tombait de sommeil.

— Eh ! Tu plombes l'ambiance Raphy ! Va te coucher !

Autour de la table, les amis de Barbara semblaient à la fois gênés et complices du ton employé par leur copine à l'adresse de son fils. Ils préférèrent ignorer la situation et Alain proposa une nouvelle tournée de vin rouge.

Raphaël, réveillé par l'apostrophe délicate de sa génitrice, se dirigea vers sa chambre. Il ne prit pas le temps

de se laver les dents. Après tout, il n'avait rien mâché ce soir, les chips étaient toutes molles.

*

Plus tard, dans la soirée, le diner toucha à sa fin. Quatre bouteilles de vin traînaient sur la table, vides. La bande de potes buvait à présent des bières dans des verres dépareillés et ils avaient l'air de franchement bien se marrer. Le sujet de discussion tournait autour des animaux de compagnie.

— Non mais, honnêtement, enchaina Alain, j'avoue, un chien c'est sympa...quand il fait beau. En hiver, personne n'a envie d'aller le balader et le faire pisser dehors. T'as pas ce problème-là, toi, Barbara.

— Bah elle a pas de chien, Alain, qu'est-ce tu racontes comme connerie ? lança Agnès.

— Non, j'ai pas de chien, ducon ! Mais j'ai un gosse. *Eclat de rire général.* Remarque, c'est presque pareil ! Tiens d'ailleurs c'est l'heure du pissou !

Et elle hurla :

— Raphy ! Au pied !

Et tout le monde se marra de plus belle. *Elle est drôle cette Barbara.* L'abus d'alcool et la fatigue de fin de semaine faisaient leurs effets. Barbara, prise dans son délire, continua sur sa lancée :

— Il entend rien ce fils de chien ! Je vais le chercher, les gars.

Elle se leva, faisant tomber sa chaise. Elle ouvrit le tiroir du meuble de l'entrée, y prit quelque chose, le refer-

ma, et se dirigea vers la chambre de son fils. Elle ouvrit la porte en grand, alluma la lumière. Et parlant bien fort pour se faire volontairement entendre de ses copains, attrapa son fils par le bras.

— Quand je t'appelle, tu viens ! T'es sourd ou quoi ? ! Tu r'connais pas ton prénom putain ! Tiens, mets ça.

Et sans le prévenir, elle lui enroula une laisse rouge autour du cou. C'était celle de Snoopy. Raphaël l'a très peu connu, mais il s'en souvenait quand même.

— Non maman, je veux dormir. Je veux pas aller là-bas.

Mais elle tira quand même. *Il finira bien par me suivre.* Afin de ne pas mourir étranglé, il fut contraint de marcher derrière elle. Les yeux bouffis de fatigue et aveuglés par la lumière subite, il traversa le couloir, pieds nus, sur le carrelage froid et arriva dans la salle à manger. Il entendit sa mère asséner :

— Raphy ! Pipi ! On va promener ?

Tous les amis de Barbara explosèrent de rire autour de la table, et entrèrent dans le jeu de leur hôte : « Oh qu'il est mignon le chien-chien à sa mémère ! » « Tiens, attrape ! » lui lança Jean-Philippe en même temps qu'une miette de pain.

Raphaël, lui, sentit monter une boule dans sa gorge. Il avait peur. Il se rapprocha de la cuisse de sa mère, et lui dit tout bas :

— Maman, je veux pas aller dehors. J'ai pas envie de pipi.

— Aboie plus fort on comprend que dalle ! lui répondit-elle en prenant une gorgée de sa canette de bière.

— Je veux aller au dodo, s’essaya Raphaël, un peu plus fort.

— Ah oui ? Tu veux pas m’obéir ?! Tu préfères aller te coucher ! Il veut aller s’coucher le toutou, lança-t-elle à ses convives. Très bien sac à puces, dans ta niche !

Elle montra de l’autre main, celle qui ne tenait pas la laisse, une cage à lapin vide qui traînait dans un angle mort de la pièce.

— Rentre là-dedans Raphy ! Allez !

Raphaël ne bougeait pas. Il n’avait pas envie de finir la soirée dans la cage.

— T’as raison Alain, qui voudrait d’un chien comme ça ?

Elle appuya sur la tête de Raphaël qui se mit à pleurer tout en s’accroupissant. Il entra dans la cage, à quatre pattes.

— Maman, je veux sortir. Laisse-moi aller au dodo.

— Allez, c’est bon Barbara, laisse-le le pauvre ! On s’est bien marré, tenta d’apaiser Agnès.

— Ok, ok, mais quelle pignasse ce même. Tiens attends, Raphy, bouge pas, je reviens.

Elle revint en effet trois secondes plus tard, un appareil photo jetable dans les mains. Elle tendit l’objet vers la cage à lapin, où son propre enfant, le fruit de ses entrailles, se tenait accroupi, les yeux inondés, les joues rouges, les mains autour du cou tentant de se défaire de la laisse. Elle tourna la molette pour armer la pellicule.

— Allez, souris au moins !

CLIC !

LUNDI

— Bien, qui a envie de prendre la parole ?

La voix de Gérard Pendruc était douce et bienveillante. Il n'imposait rien, et laissait à tous les membres du groupe le temps qu'il leur fallait pour se décider. Evidemment, certains se trouvaient une soudaine admiration pour le carrelage de la salle, d'autres se mettaient à improviser une séance de yoga (inspiration profonde et yeux fermés). Laurence, elle, ne pouvait s'empêcher de faire un tour d'horizon de la situation.

Ils étaient huit. Il y avait d'abord Gérard, le président de l'association « Jamais seul ». Association qui venait en aide aux personnes souffrant de leur veuvage. Chacun pouvait venir parler de son expérience de vie. Ce groupe avait pour simple ambition de mettre en commun ses doutes, ses angoisses, ses questionnements. Sans jugement, sans pression, sans attente. Juste partager.

Et puis, six autres personnes venaient compléter le cercle de chaises parfaitement agencées au centre de la pièce. Deux hommes et quatre femmes. Laurence était la cinquième femme du groupe. Elle venait pour la septième fois à « Jamais Seul ».

Les semaines précédentes, elle y était venue juste pour « voir comment ça se passe ». Elle se sentit en confiance et décida de revenir une nouvelle fois aujourd'hui.

Et cette fois-ci, je ne suis pas revenue pour faire partie du décor ! Y'en n'a pas un qui va se lancer ? râlait-elle intérieurement.

— Personne ? réitéra Gérard, toujours souriant. Je me répète, je le sais, mais vous êtes ici dans une bulle. Rien ne sortira de cette pièce. Personne ne vous jugera. Vous pouvez parler sans crainte.

— Moi, je veux bien aujourd’hui, bredouilla Laurence tout en levant la main pas plus haut que ses épaules.

— Très bien chère madame, vous pouvez commencer par nous donner votre prénom si vous le désirez. Nous vous écoutons.

D’un coup, le yoga des uns s’interrompit et les vieux carreaux délavés du sol n’intéressèrent plus personne. Une vague de soulagement se fit sentir. Laurence, quant à elle, sentit son cœur s’accélérer, sa bouche s’assécher. C’était moins facile qu’il n’y paraissait.

— Je m’appelle donc Laurence. J’ai trente-six ans.

Ouf ! Voilà ! C’est dit !

— Et je suis veu....

A ces mots qu’elle essayait de prononcer, elle sentit son ventre se nouer. Les larmes affluèrent déjà jusque dans ses orbites. Elle souffla.

— Prenez votre temps Laurence, la rassura Gérard, est-ce que vous voulez un verre d’eau ?

Laurence pouvait percevoir les sept paires d’yeux la dévorer. Elle repensa à son tendre Marc-Antoine. Ce qui eut pour effet immédiat de la calmer un peu. Elle put continuer :

— Non merci, ça va aller. Je vais y arriver. Je suis...veuve... oui...je suis veuve...depuis maintenant onze mois. Onze mois de pleurs, onze mois de fatigue, onze mois de vide total. Onze mois que je n’arrive pas à tourner la page, que je pense matin, midi et soir à lui. Même la nuit, il est avec moi. Et même ici d’ailleurs.

Elle ne réussit pas à retenir plus longtemps les flots qui lui coulaient des yeux. Sa voisine de chaise lui tendit un mouchoir.

— Merci Chantal. Au début, tout le monde me disait que c’était normal que je pense à lui, qu’il allait me falloir du temps pour l’oublier. Mais je ne veux pas l’oublier, moi. Je n’arrive plus à travailler correctement, je ne prends plus de plaisir à vivre, je ne vais

plus nager, on nageait ensemble à Saint-George le dimanche matin. On allait aussi tous les samedis au marché des Lices, je ne peux plus y aller. Je ne vois plus nos amis communs, c'est trop douloureux. Et je ne vous parle même pas de vouloir rencontrer un autre homme. Dès que je sens que quelque chose devient possible, je panique, j'ai l'impression de le trahir. Je ne suis plus bonne à rien. Je suis lamentable.

Puis elle partit dans un énorme sanglot. Elle avait vidé son sac sans réfléchir. Il fallait le déballer, c'est tout. Gérard profita que Laurence se mouche et respire pour prendre la parole :

— Si vous le voulez bien, je propose qu'on fasse une petite pause, le temps pour Laurence de boire un coup et pour nous aussi d'ailleurs. Merci à Laurence en tout cas.

Tout le monde se leva. Chantal donna un nouveau mouchoir à Laurence, la prit par les épaules pour l'inviter à la suivre jusqu'au buffet. Comme une mère, Chantal lui offrit un verre de jus de pomme.

— Tiens, prends ça, Laurence. Il est fait maison, tu m'en diras des nouvelles.

— Merci Chantal. C'est gentil.

— Si tu as besoin d'autre chose, je suis là-bas, d'accord ?

Puis la charmante dame s'éclipsa. Laurence resta seule quelques instants, elle essayait de reprendre ses esprits. *Incontrôlable ! Je n'ai aucune estime de moi. J'ai tout balancé n'importe comment. La honte !*

— Vous avez été très courageuse, bravo, lança une voix d'homme juste derrière elle.

Laurence se retourna et vit l'un des deux hommes du groupe, un verre de jus d'orange à la main. Elle lui sourit.

— Merci.

— Ne le prenez pas mal, mais, ce que vous venez de dire m'a fait un bien fou. Vous n' imaginez pas. J'en suis encore tout troublé.

— Ah ? Si j'ai au moins pu servir à quelque chose. Pourtant c'était larmoyant, pathétique presque.

— Ne dites pas ça, Laurence. Vous avez été...superbe.

— Bon, je le prends comme un compliment alors...

— Vous pouvez, lui rétorqua l'homme dans un sourire enjôleur. Je m'appelle...Henrig.

La séance dura encore trente minutes. Laurence ne voulut pas reprendre la parole. Elle laissa Huguette parler et Gérard animer un petit débat.

A vingt-deux heures, les néons de la salle étaient éteints. Laurence sortit avec tout le groupe sur la place Hoche. Elle alluma une cigarette. Salvatrice après toutes ces émotions. Elle salua tout le monde et commença à avancer. Arrivée au croisement de la rue Saint-Melaine, elle entendit quelques pas derrière elle.

— Laurence !

Elle se retourna et reconnut l'homme qui l'alpaguait.

— Ah, c'est vous Henrig.

— Je vous ai fait peur, désolé.

— Je n'ai plus l'habitude qu'un homme crie mon nom dans la rue, vous savez.

— On marche un peu, ça vous dit ?

JEUDI

Le lieutenant Simon Desroches se gara devant la luxueuse demeure située rue du Thabor, à Rennes. Proche du parc du même nom, le Thabor était le quartier le plus chic de la métropole. Il présenta sa carte à ses collègues qui le laissèrent passer le cordon de sécurité. Il franchit la porte d'entrée.

Eh beh, y'en a qui se font pas chier ! Des poutres, des pierres, un canapé d'angle...

Il restait muet, mais il observait tout autour de lui. Comme un futur acquéreur viendrait visiter une maison. Les pièces, les meubles, la décoration. Puis, il vit que le cœur de l'agitation se situait dans le jardin. Il traversa donc la salle à manger et enjamba la baie vitrée.

Il vit son collègue de dos, debout, les bras croisés, immobile. Il s'approcha de lui.

— Et dire qu'il a fallu un cadavre pour que je foute les pieds pour la première fois dans une villa de ce quartier. Comme quoi, tout vient à point... Rho, ce jardin de malade !

Son collègue ne réagissant guère à son entrée en matière, Simon Desroches revint aux banalités d'usage.

— Vous allez bien Lieutenant Kerini ?

— Salut Simon. Mieux qu'elle, apparemment, dit-il en désignant devant lui d'un coup de menton.

Un médecin légiste était accroupi auprès d'un corps et faisait des prélèvements. Simon daigna enfin s'intéresser à la situation. Il se tourna vers son collègue :

— Tu m'as l'air pâle Malo, t'es sûr que ça va ?

— Oui, oui, mauvaise nuit c'est tout.

— C'est pas ton premier cadavre au moins ?

— Non, non. Enfin, un noyé, si.

— Tu me briefes ?

Le lieutenant Malo Kerini bougea uniquement pour ressortir son calepin de sa poche.

— Elle s'appelait Laurence... Laurence Trémonière. Trente-six ans. Veuve depuis onze mois. Son mari s'est tué dans un accident de voiture. C'est une amie qui l'a retrouvée ce matin. Sonia Coutan. Elle est là-bas avec le brigadier, il finit de prendre sa déposition.

— Elle l'a retrouvée ici précisément ?

— Non, son amie est arrivée ce matin. Comme tous les jeudis, elle passait prendre Laurence pour aller boire un café en ville. Et comme elle ne répondait pas aux coups de klaxon, elle est venue la chercher et l'a trouvée flottant dans la piscine. Elle a appelé directement le commissariat.

— Toujours carré lieutenant Kerini, je vous remercie.

Puis Simon Desroches s'accroupit près du médecin-légiste.

— Vous n'aviez jamais eu affaire à un lieutenant-capitaine aussi précis, je parie docteur Le Floch ? Malo Kerini, un breton pure souche comme son nom l'indique, ponctuel, toujours au taquet. Et vous avez écouté son débrief : clac ! clac ! clac ! Droit au but, à l'essentiel.

— Je ne suis pas plus breton que mon nom, monsieur, le coup Malo, je suis né et j'ai vécu les quatorze premières années de ma vie à Bordeaux.

— Tu finiras ton autobiographie plus tard tu veux bien ? ironisa Simon.

— T'as l'air en forme, Simon, ce matin, renchérit Malo. En deux ans de service à la SRPJ (Service Régional de Police Judi-